

Arts 2022 & Nature

DOMAINE DE CHAUMONT-SUR-LOIRE

10€

Arts & Nature 2022

En couverture :
John Grade,
Réservoir, installation
dans le Parc historique
©DR.

Ci-dessous :
**Le château de
Chaumont-sur-Loire**
depuis le Parc
historique
©ÉRIC SANDER.

LES ARTISTES INVITÉS

Jean Le Gac
Jaume Plensa
Fabienne Verdier
Quayola
Stéphane Guiran

Evi Keller
Christiane Löhr
Françoise Vergier
Carole Benzaken
Katarzyna Kot-Bach

Lélia Demoisy
John Grade
Alison Stigora

Préface

Par Jérôme Clément, président du conseil d'administration
du Domaine de Chaumont-sur-Loire

Le Domaine de Chaumont-sur-Loire, dont je suis fier de devenir président du conseil d'administration, dans ce lieu que j'aime tant et où je viens depuis tant d'années, au bord de cette Loire à laquelle je suis très attaché, fête, cette année, les 15 ans de sa Saison d'art. Lieu de patrimoine, d'art et de jardins, ce Centre d'Arts et de Nature depuis 2008, créé par la volonté de la Région Centre-Val-de-Loire, rassemble des publics très divers, ce qui fait de lui un lieu singulier, offrant aux visiteurs une expérience atypique et globale, multidisciplinaire et multisensorielle. Cette aventure culturelle repose sur une philosophie particulière

d'exigence, d'hospitalité et de partage de l'art et du savoir. Tous les artistes, de tous âges et de tous horizons, invités à Chaumont-sur-Loire ont conçu, cette année encore, des créations originales, qui dialoguent avec le paysage, la nature ou le patrimoine, dans un total respect de l'esprit du lieu. Qu'elles nous parlent de l'eau, des branches, des feuilles ou des énergies en suspens autour de nous, les œuvres présentées célèbrent le mystère et la beauté de la nature. Elles frappent par la force des images et les émotions qu'elles génèrent. Le Domaine est à la fois le même et toujours différent, enrichi

par la présence de créations et de sensibilités nouvelles, qui vont modifier, sublimer les chambres, les granges ou les bosquets. De Jaume Plensa à Fabienne Verdier, de Jean Le Gac à Carole Benzaken, les artistes nous entraînent dans un dialogue inédit avec le site. Créateurs mondialement reconnus ou talents émergents, ils s'ajoutent aux artistes déjà présents et touchent profondément le visiteur, car tel est bien le pouvoir de l'art, qui nous élève et nous éloigne des rudes réalités du monde d'aujourd'hui.







Chaumont-sur-Loire, poésie et spiritualité

Par Chantal Colleu-Dumond, directrice du Domaine de Chaumont-sur-Loire
et commissaire de la Saison d'art qui fête ses 15 ans.

Pour les 15 ans de la Saison d'Art, le Domaine accueille 15 expositions et installations, dont une rétrospective, intitulée « En plein air », consacrée à Jean Le Gac. Ce dernier eut, un jour, l'idée de sortir de son atelier et toute son œuvre raconte l'histoire du peintre qu'il n'a plus voulu être, avec des photographies, des textes, des pastels révélant un univers plein de fantaisie.

Poésie et spiritualité imprègnent les œuvres créées pour le Domaine. Trois sculptures monumentales de Jaume Plensa accueillent le visiteur dans la cour de la Ferme, visages d'enfants tournés vers leur mystère intérieur, qui font écho aux

visages des orphelins aux yeux fermés de Pascal Convert, présentés dans le château. Fabienne Verdier a créé une impressionnante œuvre originale pour Chaumont-sur-Loire, avec des tourbillons d'eau qui répondent aux énergies qui agitent l'univers, autant que nos âmes. Stéphane Guiran rend, avec une installation de pierres de sélénite, un émouvant hommage aux ormes disparus. L'artiste allemande Evi Keller dévoile, quant à elle, son fantastique univers de *Matière-Lumière* dans la grange aux Abeilles et les Grandes Écuries.

Comme chaque année, les artistes jouent avec les éléments de la nature, comme l'Allemande Christiane Löhr, qui transforme de simples graminées en joailleries végétales d'une grâce infinie, ou la Luxembourgeoise Katarzina Kot-Bach, qui propose, dans les Écuries, des cercles de feuilles et de branches, évoquant les *Roues de l'existence*. Deux œuvres conçues *in situ* dans le Parc historique par les Américains Alison Stigora et John Grade, autour des arbres et de l'eau, complètent l'ensemble, avec des installations écologiques et spectaculaires. Mais le Domaine accueille aussi des objets précieux assemblés comme dans des cabinets de curiosités. Les fascinantes déesses végétales, aux « visages paysages », en céramique, de Françoise Vergier conversent avec les mobiliers du château, tandis que Carole Benzaken a installé ses « bibliothèques paysages », non loin de celle de la princesse de Broglie, transfigurée, depuis peu, par les livres cristallisés de Pascal Convert. Et dans l'Asinerie de la cour de la Ferme, Lélia Demoisy, Christophe Marchalot et Félicia Fortuna ont disposé d'étranges objets, mi-végétaux mi-animaux. Dans l'aile est du château, récemment restaurée, enfin, la Galerie digitale propose une création mondiale de Quayola, inspirée des jardins de Chaumont-sur-Loire, où l'artiste allie somptueusement culture picturale et création numérique.

Page de gauche :
Alison Stigora,
Flux, installation
dans le Parc
historique
©ÉRIC SANDER.

Ci-dessus :
Christiane Löhr,
installation
dans la galerie
du Porc-Épic
©ÉRIC SANDER.

Ci-dessous :
Jean Le Gac,
Les Herbiers,
1995-1999,
9 aquarelles et
photographies,

60 x 80 cm chaque,
vue de l'exposition
« En plein air »
dans les Galeries
hautes du château
©ÉRIC SANDER.

Jean Le Gac « en plein air »

Depuis les années 1970, Jean Le Gac a décidé de sortir de son atelier pour métamorphoser le réel, concevoir des « œuvres-récits » originales dans lesquelles se mêle sa propre biographie à celle d'un peintre imaginaire. **Par Myriam Boutouille**

« **L'**œuvre de Jean Le Gac est d'une grande poésie, mélange de souvenirs d'enfance et de romans d'aventure, juxtaposant peinture et photo que l'on appelle "art narratif" et qui aurait pu faire une belle carrière s'il n'était aussi modeste. Il est resté en marge, presque volontairement. Trop peu de gens connaissent son œuvre, qui est pourtant passionnante et mériterait une grande rétrospective », écrivait le galeriste Daniel Templon dans son autobiographie, après avoir exposé Jean Le Gac entre 1979 et 2004. Chantal Colleu-Dumond, directrice du Domaine de Chaumont-sur-Loire, répare ce préjugé en consacrant à l'artiste français né en 1936 une lumineuse rétrospective dans neuf salles du château. Un fil conducteur relie l'ensemble de ces œuvres de 1968 à nos jours provenant de son atelier, de musées et de Frac : « En plein air ». Loin du peintre traditionnel travaillant sur le motif, ce dessinateur virtuose a pris la décision radicale dans les années 1970 de sortir de son atelier pour métamorphoser le réel, confronter ses peintures à des photographies et à des textes pour concevoir des « œuvres-récits » originales.

Belles endormies

Bien avant Sophie Calle, Jean Le Gac a fait de sa vie une œuvre d'art en se mettant en scène dans des récits où il mêle sa propre biographie à celle d'un peintre imaginaire. Où s'arrête la réalité, où commence la fiction ? « *Ce qui caractérise l'œuvre de Jean Le Gac et que l'on retrouve à Chaumont-sur-Loire, c'est la construction d'un univers d'une originalité profonde, avec des éclats de vie et de rêve, des récits de voyage, des aventures en ballon, des jardins paradisiaques, des siestes dans la prairie... On y contemple tous les reflets d'une existence réelle et d'une existence fantasmée, le mystère de femmes endormies et de belles en fleurs, d'êtres secrètement blessés... On y découvre des visages géants, mais aussi des herbiers, des architectures, des bibliothèques...* », écrit Chantal Colleu-Dumond dans la préface du catalogue de l'exposition. À la prétendue vérité de l'art et de l'histoire, Jean Le Gac oppose le simulacre d'une aventure vécue et rêvée. « *Un jeu de miroirs en abyme* » – selon l'expression de l'historien d'art Pontus Hulten en 1978 lors du « Peintre, exposition romancée, Jean Le Gac » au Centre Pompidou – qui se traduit aujourd'hui par la création de nouvelles images numériques imprimées sur de grandes bâches.





1936-1989

Dans sa petite enfance la sue d'un
peintre du dimanche débute sa
vocation.
A la fin de sa vie partage son temps
entre la poursuite d'un fantasme
de peintre amateur (copiant pour
se délasser les ungu
de jeunesse) et la
d'un styro-pentru pour
de l'Art de cette fin
XXe siècle.
de ses livres
conquête
l'histoire
de

Page précédente :
Jean Le Gac,
*Le tableau
avec sphinx
et biographie,*
1989, fusain, pastel,
caséine sur toile et
une photo couleur,
200 x 135 cm (toile),
41 x 48 cm
(photographie
encadrée),
collection du Frac
Normandie Caen
©ERIC SANDER.

Des fictions peintes

« J'essaye de m'inscrire dans le temps. Les mediums modernes sont là pour conserver une trace », précise l'artiste. Enfant doué en dessin qu'un professeur d'arts plastiques révéla à lui-même, Jean Le Gac a très tôt maîtrisé les couleurs dans un paysage en négatif : celui de la ville d'Alès (Gard), cité minière où il a grandi dans une famille de « gueules noires ». À l'âge de l'apprentissage de la lecture, il découvre dans un album illustré le personnage d'un détective déguisé en peintre. « *Quand j'avais dix ans, je devais parcourir trois kilomètres tous les matins et tous les soirs pour aller à l'école. Nous étions une petite bande de copains à faire le trajet ensemble et, pour passer le temps, je racontais toujours une histoire à suivre que j'inventais au fur et à mesure. En réalité, j'ai été conteur avant d'être lecteur. Puis je suis devenu un conteur imagier. Je mets en scène des aventures* », confie-t-il.

Images bavardes

Pour cet amateur de littérature populaire, d'Arsène Lupin à Fantômas, « *il n'existe pas de peinture sans mots* ». Dès lors, l'auteur de *Et le peintre. Tout l'œuvre roman 1968-2003* (éditions Galilée, 2004) mêle à partir de la fin des années 1960 les éléments de sa propre biographie à celle d'un peintre fictif, écrivant des textes en contrepoint de ses peintures, dessins et photographies. « *Ne pas utiliser la photographie serait se priver d'une parole éloquente. Je pars faire des photos, et j'attends que le paysage me donne une réponse* », dit ce concepteur d'*Images bavardes* alliant photo et texte. L'artiste sera l'un des premiers à mêler intimement les éléments de sa propre biographie à celle d'un peintre imaginaire, au point que le critique d'art suisse Harald Szeemann le présente à la Documenta V de Kassel en 1972 dans le cadre de l'exposition « Mythologies individuelles », avec d'autres pionniers tels que Christian Boltanski et Annette Messager. À partir de ce moment, l'œuvre de Le Gac mélange à la fois des techniques traditionnelles (pastels, fusain, peinture) avec des dispositifs d'installation, et se prolonge sous forme de livres et de films cinématographiques. Féru du Nouveau Roman – ce genre littéraire à mi-chemin entre l'autobiographie et l'invention pure représenté par Alain Robbe-Grillet –, ce membre du Narrative Art est aussi un passionné de cinéma, notamment des films d'Alain Resnais et de Jean Renoir. « *Mes photographies sont scénarisées. Je procède comme les cinéastes* », explique cet adepte de l'autofiction, fasciné également par les westerns de Sergio Leone.

Ci-contre :
Jean Le Gac,
*Le Dernier
Explorateur 1,* 2008,
peinture sur toile,
2 photos et un texte,
24,8 x 34,3 cm chaque
©ERIC SANDER.

Page de droite :
Jean Le Gac,
« En plein air »,
exposition dans
les Galeries hautes
du château
©ERIC SANDER.







Le peintre démasqué

Né Jean Kyriakos le 6 mai 1936, du nom de sa mère célibataire, avant de devenir Jean Le Gac en 1943 lors du mariage de sa mère avec Georges Le Gac, l'artiste a endossé pas moins de cent cinquante identités différentes dans ses récits en images, plus romanesques les uns que les autres. « Jean Le Gac est un

artiste aux multiples identités, un peintre-photographe, un peintre contemporain, un peintre qui n'existe pas, le peintre interprète, le peintre virtuose, le peintre errant à la périphérie de l'art, le peintre fantôme, le peintre qui fait collection de livres, le peintre caméléon, le faux paysagiste, le paysagiste, le peintre d'histoires en tous genres, le peintre qui avait introduit la

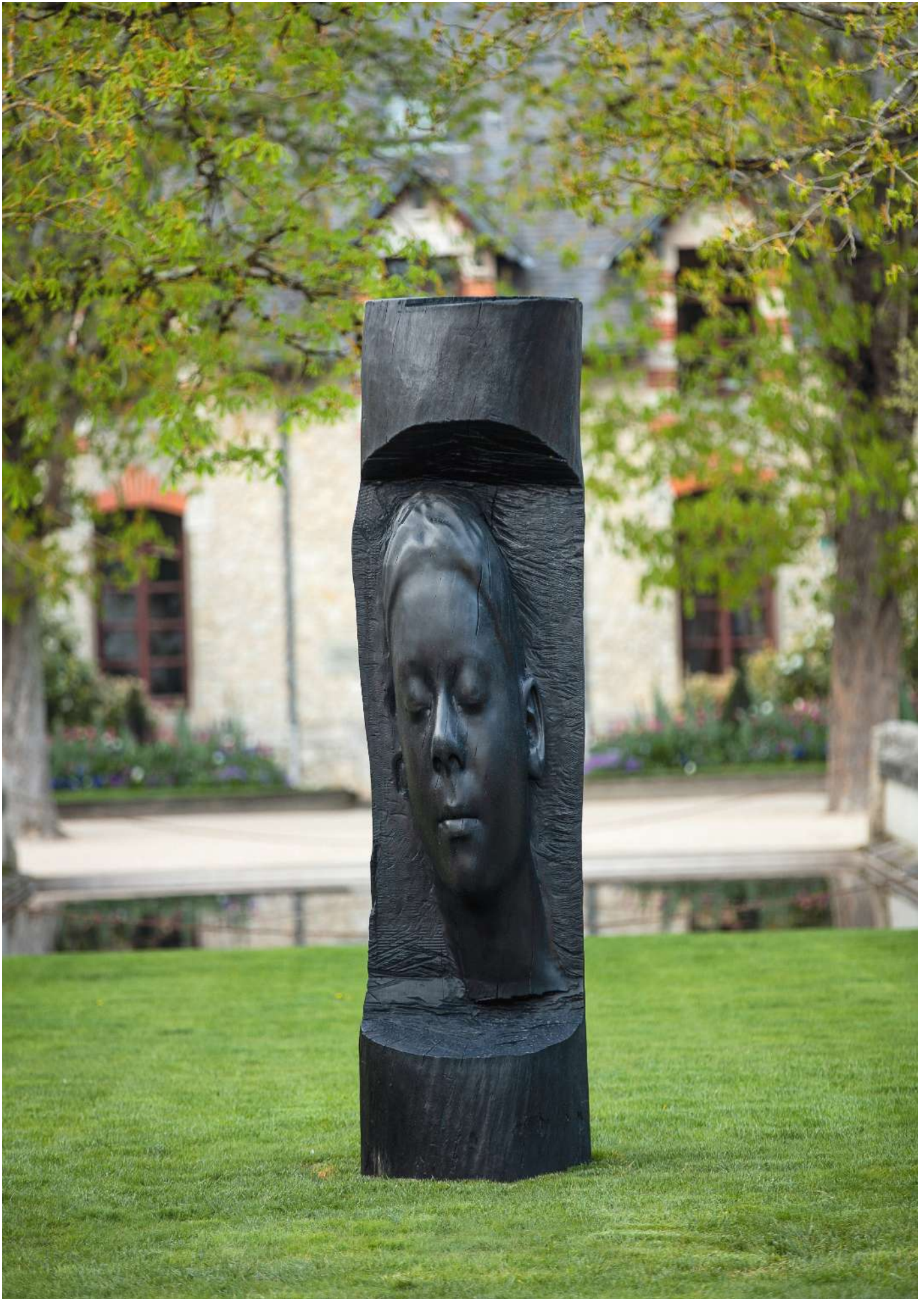
Ci-contre :
Jean Le Gac,
Le Paysagiste,
Pathé cinéma,
 1986, toile peinte,
 320 x 450 cm,
 projecteur 9 mm
 Pathé Baby
 sur trépied,
 180 x 100 cm,
 collection du Frac
 Franche-Comté
 ©ÉRIC SANDER.



fiction dans les arts plastiques, pas un génie de pacotille, le peintre distrait, le peintre nocturne, le peintre romanesque », écrit Robert Bonaccorsi, ancien directeur de la Villa Tamaris à La Seyne-sur-Mer qui a consacré une exposition à l'artiste en 2006. Parmi ces noms d'emprunt, celui d'Ange Glacé, anagramme de Jean Le Gac, lui permet d'avancer caché. En 2012,

*il s'amuse même à exposer anonymement dans une galerie à Lyon (« Le Peintre incognito ») tout en publiant un livre *Le Peintre masqué*, aux éditions JBZ & Cie. Aujourd'hui au château de Chaumont-sur-Loire, Jean Le Gac retrouve le fil de son histoire, dont on n'arrive plus à démêler le réel de la fiction. « *L'art est une énigme dont on aura la solution à la fin.* »*

Ci-dessus :
Jean Le Gac,
Le Génie 8, 2000,
 un pastel, 2 photos,
 3 x 80 x 120 cm
 ©ÉRIC SANDER.



En entrant dans le Domaine de Chaumont-sur-Loire, le visiteur est accueilli par trois figures hiératiques en bronze, installées en arc de cercle, qui imposent une présence puissante, mais discrète. Comme toujours dans l'œuvre de Jaume Plensa (né en 1955), leurs yeux sont clos. « *Les choses se passent à l'intérieur. La tête est un miroir où le spectateur peut se refléter. Pour moi, l'œuvre d'art doit être un lieu où l'on se sent bien. Comme un film que l'on prend plaisir à revoir. Un abri poétique où l'on se régénère, où l'on se retrouve, où l'on se replie aussi parfois, avant de revenir au monde* », confiait Jaume Plensa en 2016, à l'occasion d'une exposition organisée à la galerie Lelong.

C'est dans le secret de son atelier situé dans la banlieue de Barcelone que le sculpteur, dessinateur et poète catalan donne naissance à ses figures énigmatiques et silencieuses. Il peut s'agir de bustes ou de têtes, de volumes pleins ou ajourés, en bronze, en fonte de fer, en résine, en albâtre, en verre de Murano, en basalte.

Depuis ses débuts dans les années 1980, Jaume Plensa n'a cessé d'alterner expositions personnelles et installations pérennes ou éphémères dans l'espace public, à Chicago (*Crown Fountain*, une œuvre monumentale composée de deux tours où sont projetés des visages anonymes se reflétant dans un miroir d'eau), à Rio (l'immense tête d'enfant dressée sur la plage, devant le Pain de sucre), à Venise (dans le chœur de la basilique San Giorgio Maggiore lors de la biennale en 2015), à Nice où ses personnages lumineux de l'œuvre

Jaume Plensa la beauté du silence

.....

Trois figures énigmatiques, également empreintes de spiritualité, de Jaume Plensa sont installées dans le parc et nous invitent à la méditation.

Par Guillaume Morel

.....

Conversation dominant la place Massena depuis 2007. Invité à la Saison d'art 2022, l'artiste a choisi de présenter trois visages qui font partie d'une série intitulée *Oak*. « *Elles ont d'abord été réalisées en bois, avant d'être fondues en bronze, ce qui permet de fixer un moment transitoire dans la vie de l'arbre. J'ai pris pour modèles trois jeunes filles, qui, au sortir de l'enfance, étaient elles aussi à un moment charnière de leur existence* », confie Jaume Plensa. Ces personnages aux traits allongés, étirés, déformés, abandonnés à leurs rêves, sont une invitation à la méditation. « *Mon travail n'a rien à voir avec la religion, mais il est empreint de spiritualité*, poursuit l'artiste. *La sculpture possède cette capacité à révéler les objets qui restent endormis. Le visage est l'unique partie de notre corps que l'on ne peut voir nous-mêmes, excepté dans une glace. C'est une offrande pour les autres, mais c'est aussi le miroir de l'âme.* »



Page de gauche
et ci-contre :
Jaume Plensa,
vue de l'installation
dans la cour
de la Ferme
©ÉRIC SANDER/
JAUME PLENSA, COURTESY
GALERIE LELONG & CO.
PARIS.

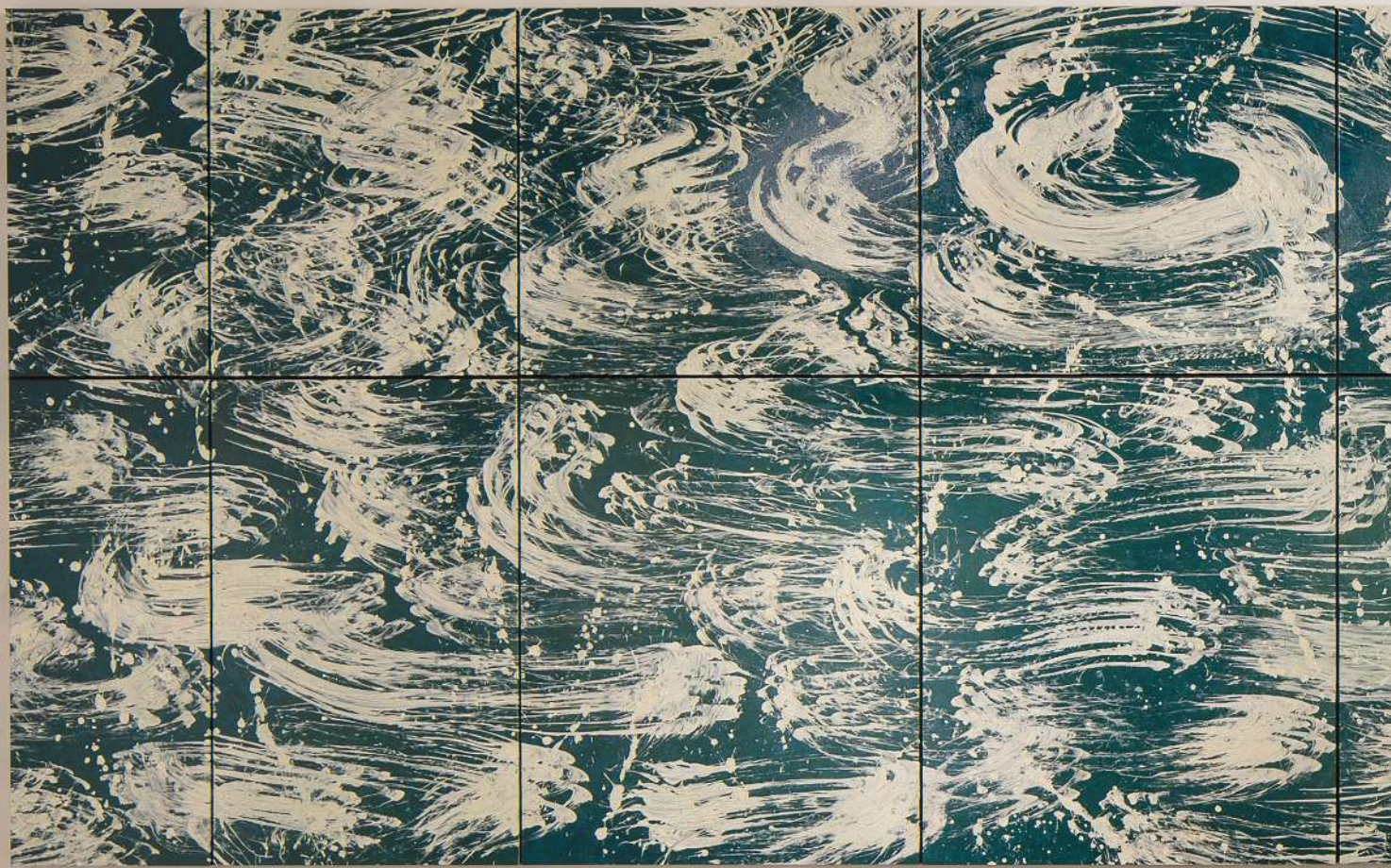
Fabienne Verdier

les tourbillons de l'existence

Fabienne Verdier,
Jeux d'eau au jardin,
2021, acrylique et
technique mixte
sur toile,
260 x 735 cm,

installation dans
les galeries de
la cour Agnès Varda
©ÉRIC SANDER/
COURTESY GALERIE
LELONG & CO. PARIS.

Formée à l'art millénaire de la calligraphie, Fabienne Verdier, sensible aux forces invisibles de la nature, a inventé son propre univers, entre Orient et Occident.
Par Annick Colonna-Césari



Ses tableaux, empreints de spiritualité, ne pouvaient trouver écrivain plus approprié que le Domaine de Chaumont-sur-Loire, avec lequel ils entrent en résonance. Raison pour laquelle Chantal Colleu-Dumond souhaitait inviter cette artiste singulière, sensible aux forces invisibles de la nature. Formée à l'art millénaire de la calligraphie, durant dix années passées

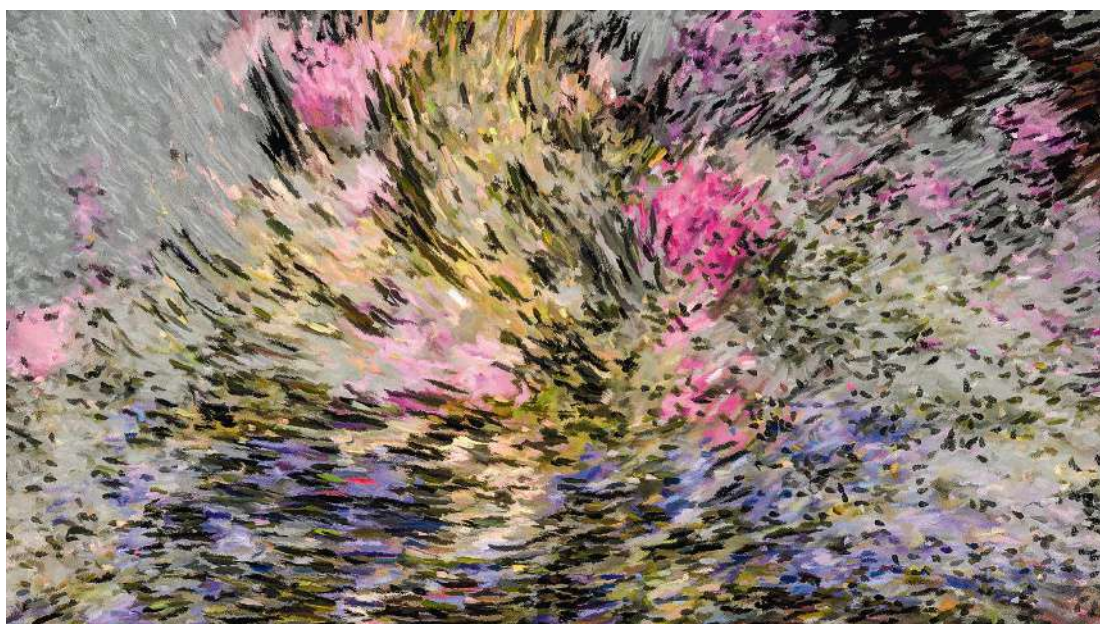
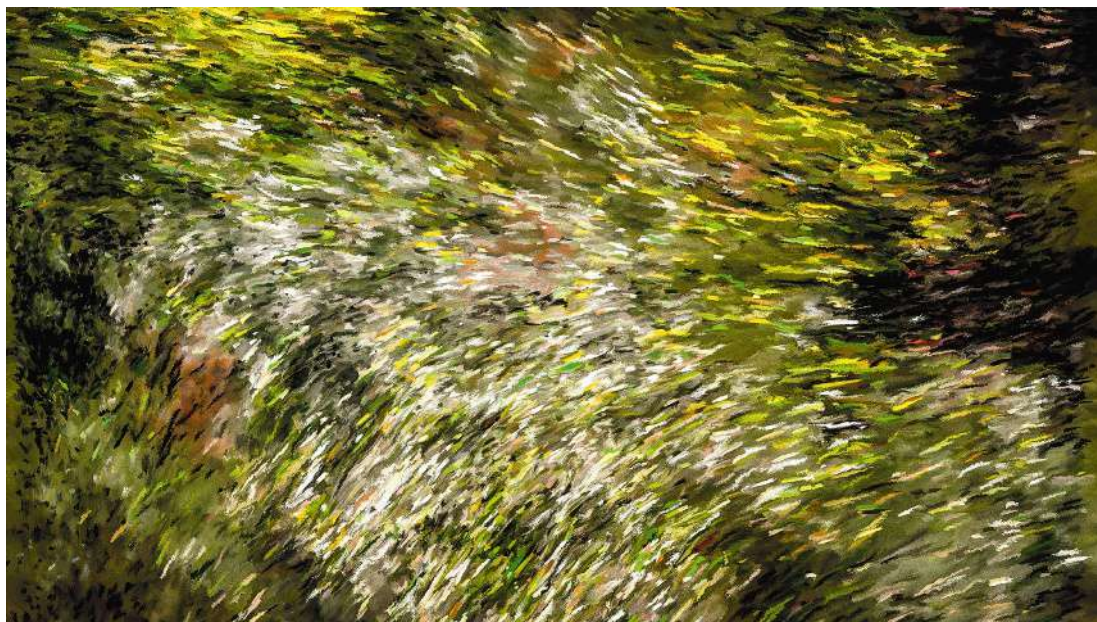
au fin fond de la Chine, dans la province de Sichuan, Fabienne Verdier (née en 1962 à Paris) essaie de capter les vibrations de l'univers. Dans le silence de son atelier du Vexin, fidèle à l'enseignement de ses maîtres, selon lequel peinture et pensée s'interpénètrent, elle les retranscrit en abstractions métaphysiques, leur donnant vie, toile XXL posée au sol, grâce aux pinceaux géants qu'elle se fabrique pour inventer son propre style.

En 2019, le musée Granet d'Aix-en-Provence lui avait consacré une rétrospective retraçant son parcours de quatre décennies, depuis son retour de l'Empire céleste jusqu'aux tableaux exécutés dans les pas de Cézanne, face à la montagne Sainte-Victoire. Cette fois, Fabienne Verdier s'est laissée emporter par la Loire qui divague en contrebas du château. Elle a peint une multitude de cercles formant des tourbillons d'eau que le courant semble inlassablement balloter. Enroulée sur un fond émeraude, leur écume blanche se déploie en un polyptyque d'une dimension telle (260 x 735 cm) qu'un seul espace du domaine était susceptible de l'accueillir : les vastes galeries de la cour Agnès Varda. De surcroît, il se prolonge en une installation, dispositif que Fabienne Verdier n'avait encore jamais expérimenté. Car elle a imaginé l'accompagner d'un banc de sable, puisé sur les bords de la Loire, comme si les visiteurs de l'exposition se promenaient sur ses rives.

Mais ses « Jeux d'eau », pour reprendre le titre de l'œuvre, pourraient tout aussi bien agiter d'autres rivières, celle qui coule dans le Vexin, à proximité de son atelier, ou n'importe où ailleurs. En effet, quelle que soit son inspiration initiale, l'artiste ne cherche pas à représenter le réel. De même qu'un lien étroit unit, d'après elle, le naturel et le spirituel, le singulier mène à l'universel. En outre, pense-t-elle, il existe « *une commune topographie entre le mouvement interne du corps humain et celui du corps du monde, entre la fluidité du sang et celle des eaux des cascades ou des fleuves* ». Par ses pinceaux, Fabienne Verdier se reconnecte au souffle profond de l'existence.



Ci-contre :
Quayola,
Effets de soir, détail
de l'installation
dans la Galerie
digitale
©QUAYOLA.



Ci-contre :
Quayola,
Effets de soir, détail
de l'installation
©QUAYOLA.

Ci-contre :
Quayola,
Effets de soir,
détail de
l'installation
©ÉRIC SANDER.



Il est un habitué des lieux. En 2017, Quayola (né en 1982 à Rome) présentait l'installation *Jardins d'été*, fruit d'une résidence au Domaine de Chaumont-sur-Loire pendant l'été 2016.

Deux ans plus tard, il participait à la deuxième édition de Chaumont-Photo-sur-Loire, en dévoilant de superbes tirages en noir et blanc sur le thème des arbres.

Intitulée *Effets de soir*, sa dernière production – commandée par la directrice Chantal Colleu-Dumond – inaugure la nouvelle Galerie digitale, aménagée dans un espace restauré de trois cents mètres carrés qui n'avait pas été ouvert depuis 1938. Maître de la création numérique, ce passionné d'histoire de l'art déploie son œuvre sur quatre écrans géants, qui immergent le spectateur au cœur d'une nature à la fois réelle et artificielle.

« *Mon travail consiste à rechercher de nouvelles manières d'observer et d'interpréter le monde qui nous entoure. Je suis fasciné par la peinture de paysage et plus particulièrement par celle des impressionnistes. Claude Monet et ses camarades ne se contentaient pas d'observer la nature, ils l'envisageaient comme un moyen de découvrir et de mettre au point un nouveau langage esthétique* », explique Quayola.

Aussi lumineuse et colorée soit-elle, l'œuvre *Effets de soir* est née de prises de vue nocturnes, réalisées dans le parc de Chaumont-sur-Loire. Pour l'artiste, le paysage est une « matière » qu'il retravaille, déconstruit, recompose. Il focalise notre regard sur des détails filmés en très haute définition, révèle le caractère anthropomorphique des végétaux, trouble notre perception en jouant sur les effets de net et de flou, évoque le souffle du vent qui balaie le feuillage et caresse les fleurs.

La technologie est complexe mais invisible. Logiciels et algorithmes sont au service de la magie et de la poésie. « *Bien que mon travail soit numérique dans sa substance et son processus créatif, je cherche à produire des expériences très physiques. Le dispositif immersif de l'œuvre s'inspire du cycle des Nymphéas de Monet dans les salles de l'Orangerie, à Paris*, précise Quayola. *Pour Chaumont-sur-Loire, j'ai voulu créer un espace hybride où le son et l'image sont indissociables. Un logiciel a été développé spécifiquement pour ce projet. Il est devenu une sorte d'instrument de musique* », confie l'artiste. La comparaison semble une évidence face à ces tableaux en mouvement qui s'offrent au regard du spectateur comme autant de symphonies, lumineuses et colorées.

Quayola impressions numériques

.....
Toujours à la recherche de nouvelles manières d'observer et d'interpréter le monde, Quayola propose une immersion dans une nature à la fois réelle et artificielle.

Par Guillaume Morel

.....



Ci-dessus :
Quayola,
Effets de soir,
installation dans
la Galerie digitale
©ÉRIC SANDER.

Stéphane Guiran d'orme à homme

Du cran, il lui en a fallu à l'orme pour survivre à deux épidémies de graphiose, « maladie hollandaise » déclarée en 1919, tandis que d'autres malheurs – la grande guerre, la grippe espagnole – s'abattent sur l'homme. De ce destin lié, Stéphane Guiran (né en 1968) a tiré une fiction de cinq cents pages, écrites « avec le vent, la chair de la terre et la peau du temps », retraçant, en creux, un siècle de mise à l'épreuve. *Le chant de l'Orme* n'est pas conté à hauteur d'homme mais d'arbre, un arbre remarquable, « témoin éclairé de nos errances et espérances ». Le roman achevé, Guiran reste habité, au point de vouloir donner corps à son histoire : dans la galerie basse du Fenil, des branches d'ormes centenaires, tous natifs d'Eygalières, village de pierres perché dans les Alpilles où il vit et travaille, plantent le long d'un chemin sinueux. Au sol, des copeaux de bois des Vosges forment un tapis tendre de douze mètres. Tout le jour, il fait nuit noire, et seule une pluie de sélénites guide nos pas.

.....
C'est un conte à hauteur d'arbre, témoin d'un siècle de vie d'homme, que Stéphane Guiran nous propose. Lumineux dans la nuit noire et chantant dans le silence.

Par Virginie Huet
.....

Venues de l'Atlas marocain, elles émettent une lumière douce, suspendues à de discrètes fibres optiques gainées de noir.

Guiran croit ferme aux vertus apaisantes de ces cristaux laiteux, « éponges à émotions » chahutées par une brise légère. Vivante, l'installation n'est pas sans rappeler son *Nid des murmures*, champ de cinq mille géodes de quartz scintillant, en 2017, dans le manège des Écuries. D'autant qu'ici aussi, le ton monte : la voix du poète folk Piers Faccini, compositeur britannique installé dans les Cévennes, s'élève dans l'espace, toujours calme. C'est un air sans paroles, un « chant de la sève du monde » improvisé *a capella* et *in situ*, au cœur de cette forêt souterraine et accueillante, comme un ventre.

L'expérience est totale et il faut prendre son temps pour la vivre pleinement : « L'œuvre crée une synesthésie qui modifie nos repères et altère notre perception au point qu'on ne sait plus où elle commence, ni où elle finit », assure Guiran, adepte d'un « slow art » méditatif. À travers elle, il entend « réparer les vivants » ou plutôt, « rallumer les étoiles [...] tous ces astres intérieurs que l'on avait éteints ». Les vers d'Apollinaire résonnent avec l'époque, plus que jamais pétrie de doutes.

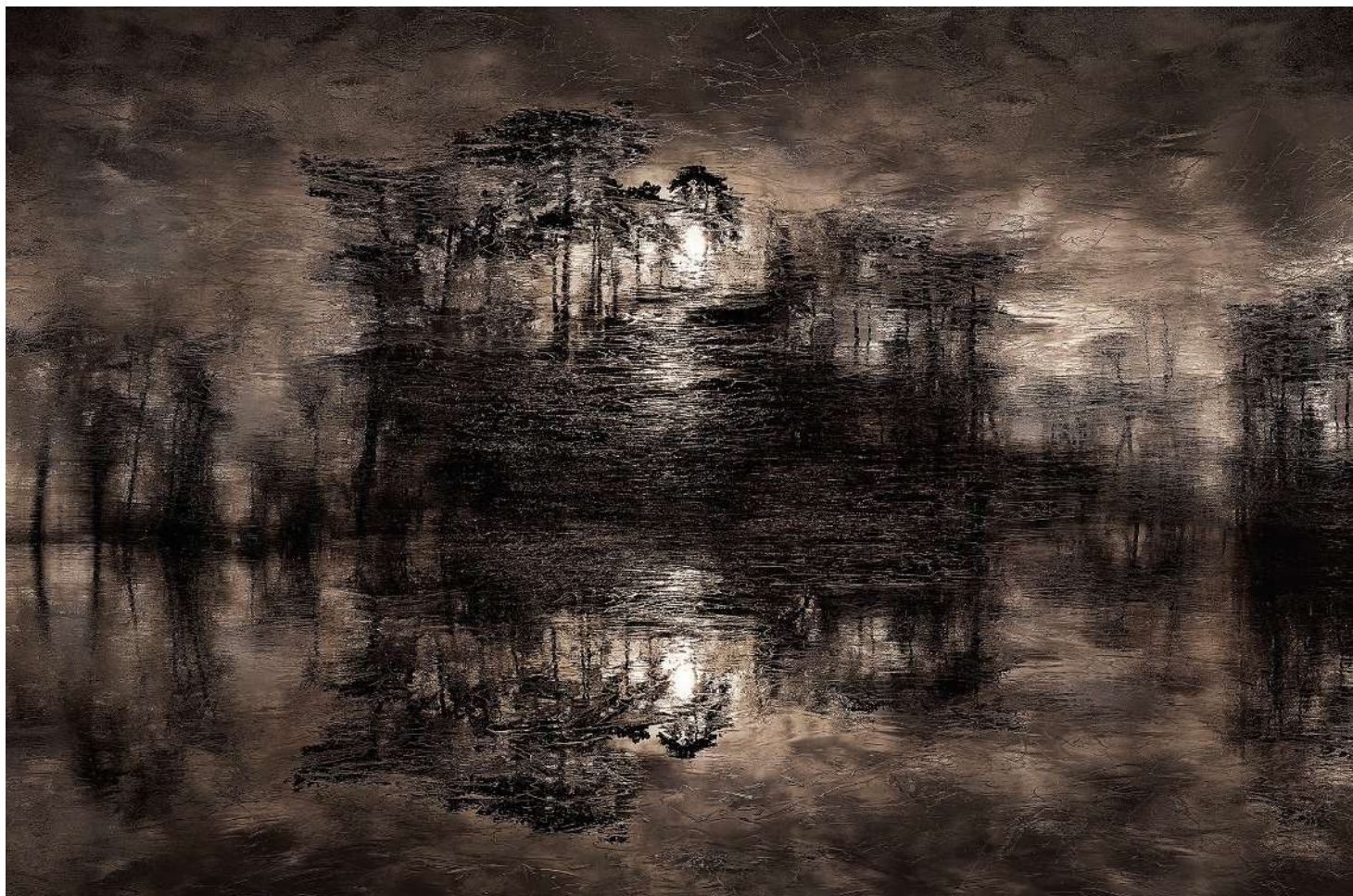
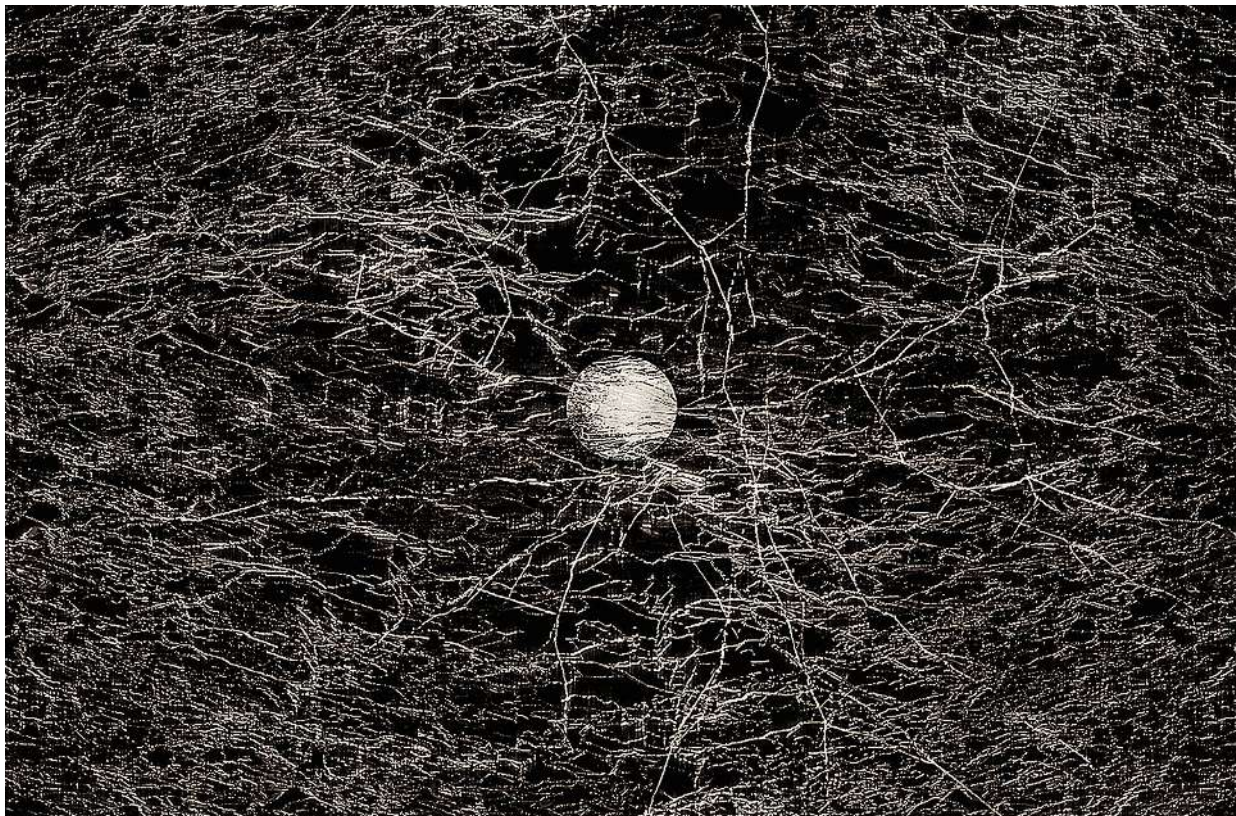
À l'horizon bouché, Guiran oppose une planche de salut : la sagesse de la nature.



Ci-contre et page de droite :
Stéphane Guiran,
Le chant de l'Orme,
installation dans la galerie basse du Fenil
©ÉRIC SANDER.



Ci-contre
et ci-dessous :
Evi Keller,
Marière-Lumière
[Towards the
Light – Silent
Transformations],
vidéo projetée
dans la galerie
de la Grande Écurie
©EVI KELLER/
COURTESY JEANNE
BUCHER JAEGER, PARIS.

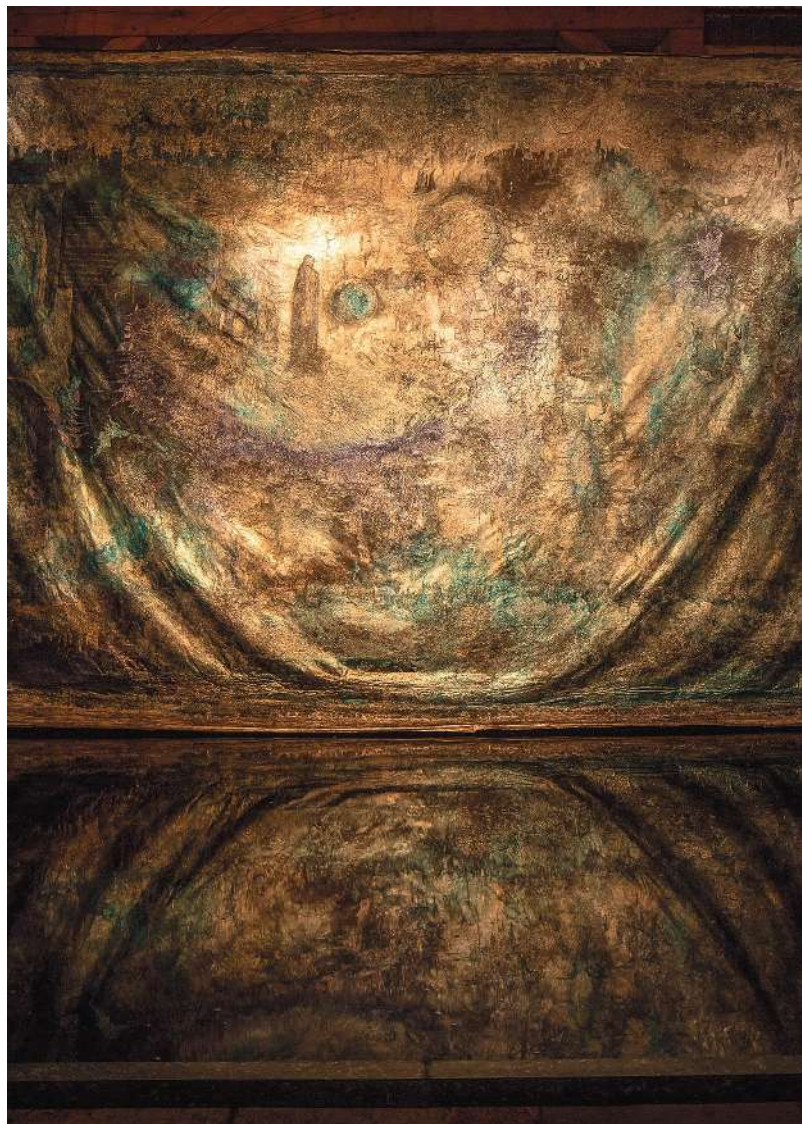


Evi Keller le soleil noir de la mélancolie

Matérialiser la lumière et spiritualiser la matière, tel est le credo d'Evi Keller, à travers une vidéo d'une sombre beauté et une installation dans la grange aux Abeilles. **Par Myriam Boutouille**

Devant la sombre beauté de l'œuvre audiovisuelle *Matière-Lumière* [Towards the Light-Silent Transformations], l'astrophysicien Hubert Reeves s'est ému : « J'espère que ce sera ainsi quand je partirai de cette planète. » Persuadée que nous sommes constitués de « poussières d'étoiles », l'artiste allemande Evi Keller a créé en 2015 cette grande vidéo hypnotique reflétée par un bassin d'eau, dans laquelle le spectateur a le sentiment de pénétrer dans une peinture de paysage couche après couche, jusqu'à l'apparition d'un astre qui s'évanouit ensuite. Spécialiste de l'esthétique romantique, Olivier Schefer a décrit cette succession d'images envoûtantes relevant d'une épiphanie comme « des paysages brûlés par la nuit » : « Véritable œuvre-monde, dont les composantes se dévoilent peu à peu, Matière-Lumière nous confronte à l'origine de la création, prise en son sens le plus radical, quand tout n'était encore que fusions, écoulements, concrétions de matières, fulgurances lumineuses. » Exposée dans les Écuries du Domaine de Chaumont-sur-Loire, cette vidéo est la matrice d'un ensemble d'œuvres (photographies, sculptures, vidéos, performances...) portant le nom de *Matière-Lumière* dans lesquelles la plasticienne née en 1968 cherche à « matérialiser la lumière et spiritualiser la matière ».

Cette quête l'a amenée à créer pour la grange aux Abeilles une nouvelle œuvre (*Matière-Lumière, ML-V-22-0207, 2022*), large « voile » translucide placé au-dessus d'un bassin d'eau, animé par la lumière et le vent au son vibrant d'un gong. Pour cela, l'artiste aux longs cheveux blonds et au regard « habité », qui vit et travaille à Paris depuis vingt ans, a conçu une sorte de grand millefeuille de



films plastiques qu'elle façonne couche après couche avec de l'encre de Chine, des pigments et des cendres de textes poétiques qu'elle brûle : des extraits du poète mystique Rûmî, de l'auteur des *Poèmes à la nuit* Rainer Maria Rilke et de mystiques du Moyen Âge, formant un palimpseste. Au gré de variations sonores, des projections de lumière dévoilent successivement des parties de cette « toile » mouvante suspendue dans la pénombre, révélant des formes changeantes : minérales, végétales, animales, et même un personnage apparu pour la première fois dans l'œuvre abstraite d'Evi Keller. « Une sorte de pèlerin archaïque qui nous guide vers des mondes futurs », énonce cette alchimiste qui crée des univers à l'aide de pinceaux de lumière.

Ci-dessus :
Evi Keller,
Matière-Lumière,
installation
dans la grange
aux Abeilles
©ÉRIC SANDER.

Ci-dessous :
Christiane Löhr,
installation dans
la tour du Roi
©ÉRIC SANDER.

Page de droite :
Christiane Löhr,
installation dans
l'Office du château
©ÉRIC SANDER.

Christiane Löhr éloge de la fragilité

.....
Tournée vers des matériaux de sa vie quotidienne,
humbles et fragiles, tiges de fleurs, brindilles...
Christiane Löhr conçoit des œuvres qui, par
leur caractère éphémère, nous ressemblent.

Par Guillaume Morel
.....

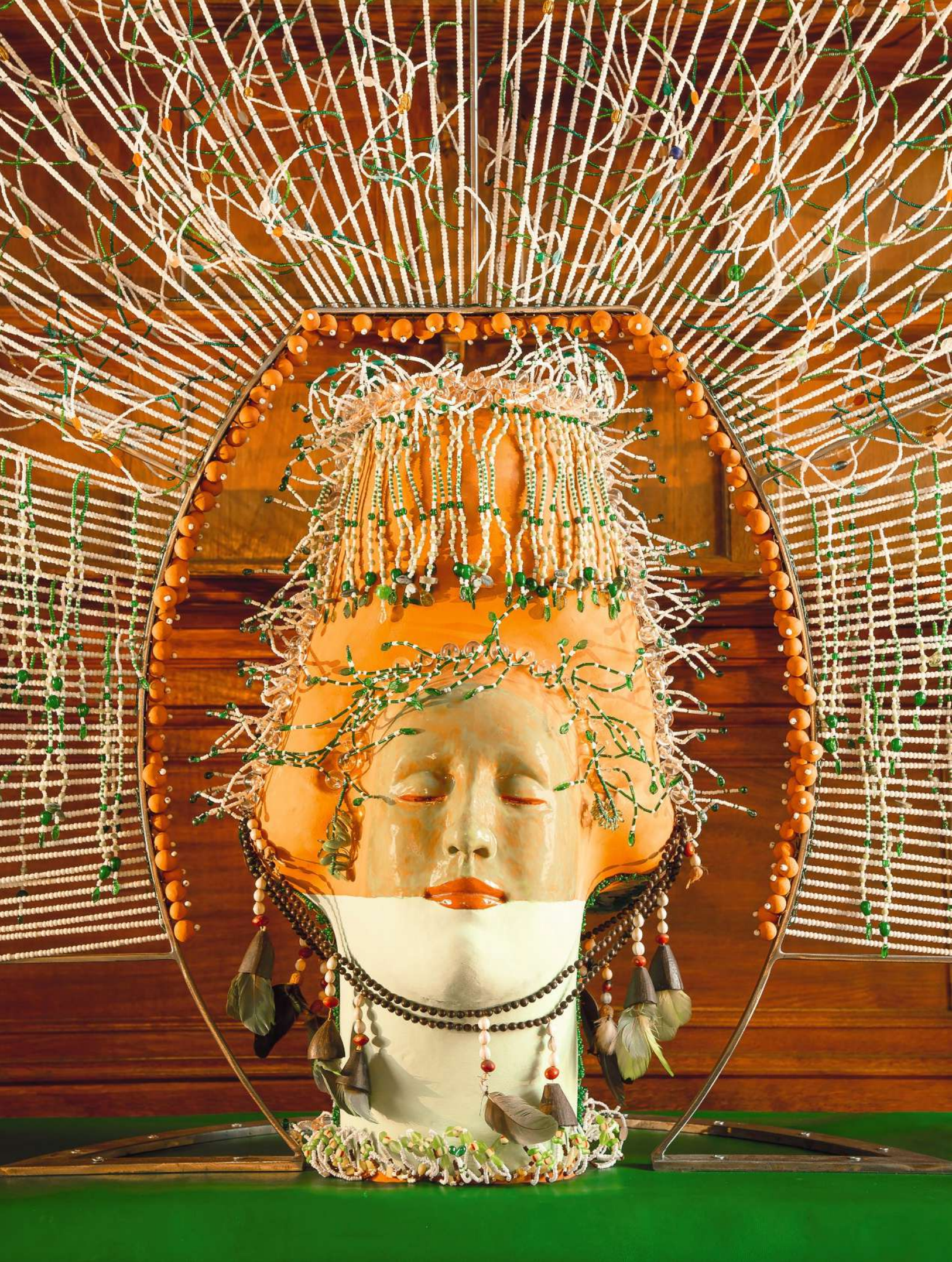
D'une délicatesse infinie, ses sculptures végétales sont de véritables petites architectures, entre objets de curiosité, bijoux précieux et cathédrales miniatures. Partageant son temps entre Cologne et Prato, en Italie, l'artiste allemande Christiane Löhr (née en 1965) sublime dans son œuvre les matériaux les plus humbles : des tiges de fleurs, des brindilles, des semis de lierre... quelle collecte dans les champs, dans les bois, au bord des routes, au gré de ses trajets quotidiens et de ses promenades, à pied ou à vélo.

« Très jeune, j'ai passé de nombreuses années dehors avec mon cheval, dans la forêt et les prairies autour de la vallée de la Moselle, en Allemagne. Lorsque j'ai commencé mes études d'art, j'ai pris des chemins détournés pour finalement arriver aux matériaux que j'utilisais dans ma vie quotidienne : la paille, le crin de cheval et les plantes que j'observais aux différents stades de leur existence, à toutes les saisons. La vulnérabilité du végétal et la conscience de son caractère éphémère me touchent. En cela, il nous ressemble davantage que le bronze et la pierre », confie Christiane Löhr.

En trois salles du château, l'artiste dévoile une quinzaine de créations, dont certaines ont été produites à partir d'herbes recueillies dans le parc du Domaine de Chaumont-sur-Loire lors de sa première visite des lieux, à l'automne dernier. Au milieu de la galerie du Porc-Épic, un large socle d'un blanc immaculé accueille de fragiles édifices en forme de coupoles ou de dômes, qu'un simple souffle suffirait sans doute à anéantir. Dans l'office – à quelques pas des anciennes cuisines où est installée une œuvre pérenne de Jannis Kounellis, qui fut son professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Düsseldorf –, Christiane Löhr a réuni un ensemble de micro-sculptures, forêts lilliputiennes plantées de pissenlits et autres graminées. Enfin, trois œuvres de plus grandes dimensions ornent l'espace circulaire de la tour du Roi, où sont suspendus d'étonnants cocons en graines de chardons. *« Je suis sculptrice et je m'intéresse beaucoup à la manière dont je parviens à la forme par le biais d'un matériau organique. C'est lui qui me montre un chemin. Je dois être à son écoute, et essayer de travailler avec ses spécificités, les possibilités qu'il m'offre »,* précise l'artiste dont chaque œuvre, d'une extraordinaire minutie, est un miracle d'équilibre et de grâce.







Page de gauche :
Françoise Vergier,
La Déesse verdure,
2022, terre cuite
peinte à l'émail,
engobe, perles,
acier, cordes à
piano, support bois,
182 x 142 x 56 cm,
installation dans
la Salle à manger
©ÉRIC SANDER.

Septième enfant d'une famille de paysans, Françoise Vergier est une fille de la terre, avec laquelle elle continue d'entretenir un lien fondamental. Ce lien indestructible qui a forgé son imaginaire et scellé son destin d'artiste, elle l'exprime à travers d'étranges « sculptures-objets », puisant à la fois dans ses souvenirs autobiographiques et les mythes millénaires, toujours marquées par la figure de la femme, source de vie. Ce sont des « *sortes de talismans, destinés à protéger la nature* », explique la céramiste née en 1952 à Grignan, où elle vit toujours.

En accord avec Chantal Colleu-Dumond, sept de ces œuvres, dont deux créées à l'occasion de la 15^e Saison d'art, ont été disposées dans les Appartements historiques du château, leur donnant une atmosphère de cabinets de curiosités. La grande salle du Conseil, aux murs tendus d'une exceptionnelle tapisserie Renaissance, dite des Planètes et des Jours, accueille ainsi une déesse du même nom de céramique blanche. Spécialement conçue pour le lieu, elle est auréolée des douze constellations astrologiques, qui lui confèrent une allure cosmique. *La Déesse verdure*, divinité primordiale, a également été façonnée pour Chaumont, trônant en majesté sur un buffet de la Salle à manger. Spectaculaire, avec sa coiffure de perles déployée en forme de roue de paon, elle se concentre, gardant les yeux clos, afin de mieux laisser s'écouler la sève qui permettra de régénérer la nature.

Au fil du parcours, on croise, également dans la Salle à manger, *La Déesse du printemps*, tête hérissée d'un enchevêtrement de tiges d'argent sur lesquelles s'accrochent bourgeons et feuilles annonçant le renouveau du cycle des saisons, tandis que dans la salle des Gardes veille *La Déesse de la lune*, en terre cuite émaillée de couleur verte, décorée d'une surabondance de grigris, ses yeux proéminents semblant transpercer le visiteur, comme pour l'avertir du danger couru par notre



Françoise Vergier entre Terre et Cosmos

.....

L'artiste crée des sculptures singulières, puisant autant dans ses souvenirs que dans les mythes archaïques pour célébrer la nature.

Par Annick Colonna-Césari

.....

monde, lui rappeler la nécessité de préserver sa beauté. Enfin, dans le Grand Salon, sont posées trois « têtes paysages », baptisées de ce nom parce que Françoise Vergier aime à tatouer sur ces céramiques anthropomorphiques, les sublimes paysages nourriciers de la Drome auxquels elle est tant attachée.

Ci-dessus :
Françoise Vergier,
Princesse d'Abyssinie,
2001, terre cuite
émaillée, perles,
64 x 34 x 27 cm,
installation dans
le Grand Salon
©ÉRIC SANDER.

Chantal Colleu-Dumond est venue visiter l'atelier parisien de Carole Benzaken pour s'imprégner de ses paysages lumineux, entre figuration et abstraction. Mais un tableau, pas même achevé, représentant une bibliothèque, a particulièrement retenu son regard. Et pour cause : c'était le premier d'une série. En effet, depuis ses débuts, Carole Benzaken (née en 1964 à Grenoble) procède de cette façon,

Carole Benzaken mystérieuses bibliothèques

.....
Pour cette 15^e Saison d'art, l'artiste dévoile une nouvelle série de son travail représentant d'intrigantes bibliothèques, sortes de paysages-portraits de leurs propriétaires.
.....

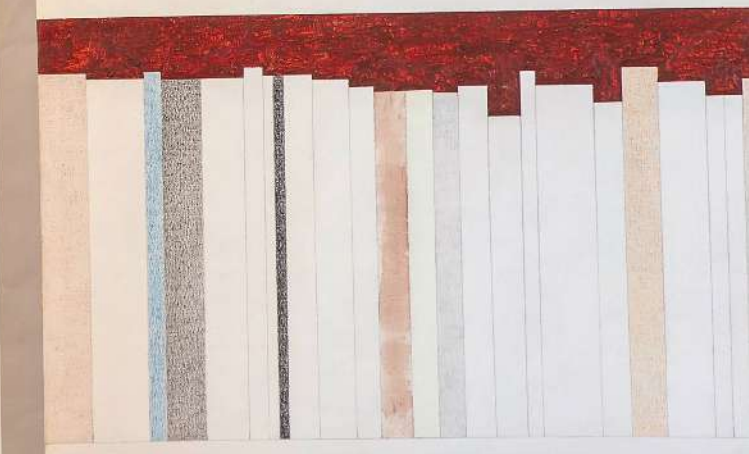
Par Annick Colonna-Césari

en « *ouvrant successivement des portes* » qui deviennent des « *corps de réflexion* », comme l'ont été ses *Magnolias* ou ses *Portées d'ombres*, à l'instar aujourd'hui de ses *Bibliothèque(s)*. Cette nouvelle piste, née peut-être du confinement, repose fondamentalement sur le respect que l'artiste voue à la lecture. « *Une bibliothèque, témoigne-t-elle, offre l'opportunité de déambuler sans se déplacer, une infinie possibilité de rencontres, au sein d'un livre ou d'un ouvrage à l'autre.* » La directrice du Domaine de Chaumont-sur-Loire avait pour sa part apprécié le « chromatisme » du tableau et la manière dont Carole Benzaken l'avait décrit, « *paysage intérieur* » de son propriétaire. À la suite de quoi, elle avait pensé qu'il s'intégrerait parfaitement au château : près de la bibliothèque de la princesse de Broglie, en écho avec les livres cristallisés de Pascal Convert. Ainsi trois œuvres de la nouvelle série ont-elles finalement été accrochées, dans une galerie attenante, l'une correspondant à la bibliothèque de l'artiste, les deux autres à celles d'amis, réalisées à partir de photos.

Car, depuis le début également, le travail de la plasticienne s'appuie sur des images, tirées de médias ou de clichés personnels, qu'elle réinvente, par le biais de différentes techniques. Le spectateur, lui, trouve d'abord familière la représentation de ces meubles aux étagères croulant sous les ouvrages. Pourtant, ces toiles, non tendues sur châssis et juste suspendues, évoquent aussi les tapisseries qu'autrefois la Cour emportait, enroulées, au gré de ses déplacements. En fait, plus on les regarde, plus elles apparaissent énigmatiques. Les livres, en effet, ne comportent aucun titre et si certains arborent des tranches délicatement irisées à l'encre, d'autres restent blancs, cernés d'un simple trait à la mine de plomb. Probablement, leurs propriétaires n'ont-ils pas trouvé le temps de les lire, à moins que le moment propice à la rencontre ne soit pas encore venu. Aux bibliothèques qui s'exhibent, Carole Benzaken préfère celles qui conservent leurs mystères et leurs émotions.



Ci-contre
et page de droite :
Carole Benzaken,
Bibliothèque(s),
installation dans
la Galerie basse
de l'aile ouest
©ÉRIC SANDER.





Suspendues dans les boxes des Écuries, trois roues tournent sans fin, végétales et hypnotiques. Ce sont les « *manèges de l'existence* » de Katarzyna Kot-Bach, artiste animiste née en Pologne en 1978 et formée à la sculpture à Cracovie avant de rejoindre, en 2002, l'atelier de Giuseppe Penone aux Beaux-Arts de Paris. À son tour, elle adopte « l'attitude » de l'Arte Povera, pleine de cette « *sensibilité partagée* » glorifiant le banal, le primaire, la nature. Premier de ses « *cercles de vie* », *Migration* assemble des feuilles séchées glanées dans le parc de Chaumont-sur-Loire ou la forêt du Grand-Duché, au Luxembourg, tout près de son atelier. « *Chacune d'entre elles a été soigneusement sélectionnée selon sa forme, sa couleur, son espèce, son état... Autant de variations autour d'un archétype qui engagent une conversation avec les saisons.* » La mise en lumière accuse l'effet graphique de la composition dont les motifs répétés incitent à la méditation. Plus loin, un grand disque en bois de chêne recyclé, longtemps « stabilisé », flotte au-dessus de deux cercles plus modestes posés au sol. Tous ont été ciselés à la tronçonneuse dans un geste précis « *aligné à la pensée* », seul moyen pour Kot-Bach de « *considérer l'homme dans son unité* ». La même intention traverse *Mouvement perpétuel*, nid vertical fait de branches d'osier et de saule pleureur entrelacées, pareil à une « horloge » botanique dont le cadran confondrait heures et cernes de croissance. « *Les circonstances de la récolte*

Katarzyna Kot-Bach en roue libre

.....
Cercles de vie qui invitent à la méditation, les œuvres de Katarzyna Kot-Bach nous renvoient également au temps qui passe. **Par Viginie Huet**
.....

ont déterminé la quantité de la sève et donc la souplesse du bois. Comme si la nature m'avait dicté ses lois, imposant un rythme et une méthode de travail. » De son enfance passée dans la campagne polonaise, Katarzyna Kot-Bach a gardé le besoin vital d'une fusion avec les éléments : « *En cette époque virtuelle de consommation excessive, c'est dans les champs, les prairies, que mon imagination se réfugie. Ce nid est une invitation à suivre son instinct, à renouer contact avec la terre mère.* » Dans l'espace confidentiel de ces loges en béton où résonnent encore les attelages de la princesse de Broglie, ce triptyque de mandalas puissants et délicats nous rappelle que le temps fuit, et que la vie, toujours, revient.

Page de gauche et ci-dessous : **Katarzyna Kot-Bach**, *Les roues de l'existence*, installation dans les Écuries du château ©ÉRIC SANDER.



Lélia Demoisy

sutures et varia

Lélia Demoisy aime à croiser les règnes du vivant, le végétal pouvant remplacer l'animal, et fait ainsi naître des créatures mutantes. **Par Virginie Huet**

Ci-dessous :
Lélia Demoisy,
La peau du Kotibé,
2020, bois de Kotibé,
fil de coton,
90 x 57 x 2 cm,
collection Omar Ba,
installation dans
la galerie haute
de l'Asinerie
©ÉRIC SANDER.

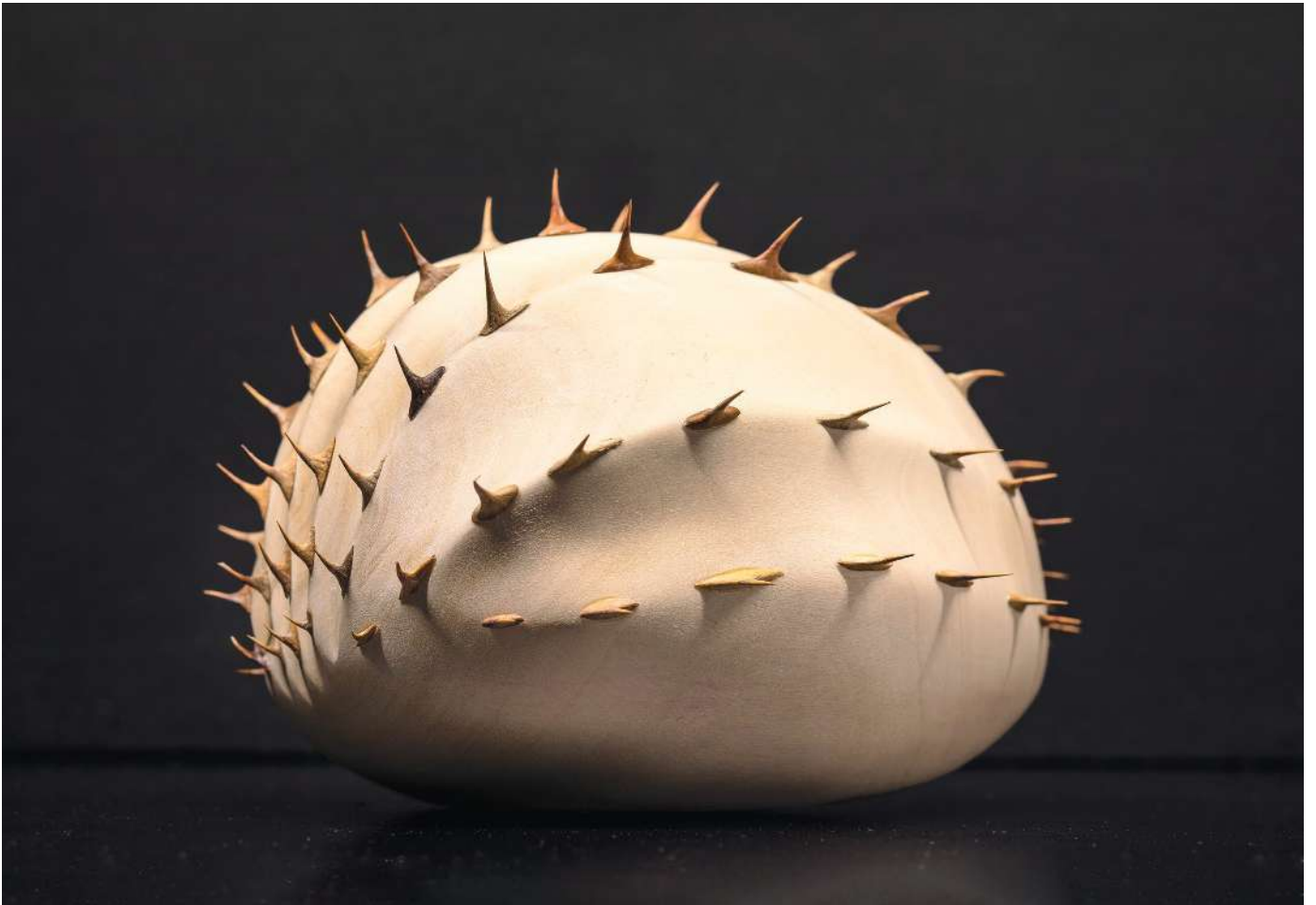
Pareille à un trophée de chasse, une peau de reptile ondule au mur. Elle porte un nom exotique, *Kotibé*, un bois venu d'Afrique de l'Ouest et débité ici en perles creuses, tissées avec un simple fil de coton noir. « *Je les ai taillées de façon à ce qu'elles rappellent les écailles d'un crocodile* », précise Lélia Demoisy, diplômée en 2015 des Arts décoratifs, section Scénographie, et lauréate, l'année suivante, de la bourse Jeune Talent de la Fondation Mécène & Loire. Depuis, sa pratique plastique resserre les liens qui unissent

l'homme à la nature, sans jamais tenir de « *discours écologique moralisateur* ». Piochant parmi les échantillons de matières saturant les étagères de son atelier des Yvelines, elle croise les règnes du vivant : « *Mes sculptures ont toutes une dimension hybride* », affirme-t-elle au sujet des créatures mutantes transformant l'Asinerie en galerie de l'évolution. Ainsi de cette « *cage thoracique* » longue de deux mètres, flottant dans les airs en haut de l'escalier. Ce ne sont pas des os mais des branches de thuyas qui forment ce simili « *squelette de baleine* ». « *Elles ont la particularité de pousser naturellement arquées, de sorte qu'une fois assemblées, elles imitent l'architecture type des vertébrés.* » Ailleurs, exposées en vitrines et parcourues de nervures irisées, des feuilles mortes de maïs galvanisées en cuivre n'en finissent pas de se tordre : « *Rien ne fixe les teintes variées qui apparaissent avec le temps. Comme si, en pourrissant, en s'oxydant, ces épis devenaient métal.* » Également mis sous verre, vingt-deux morceaux de bois recouverts de peau de serpent forment autant d'« *hypothèses de rencontre entre le végétal et l'animal* » : « *J'ai collé des chutes de maroquinerie sur le bois de cœur d'un olivier centenaire rongé par les insectes* », détaille Lélia Demoisy, dont les souvenirs de voyages et résidences en Tanzanie, au Sénégal ou en Argentine colorent l'univers métis fait d'associations libres. À l'image de *Fossilisation forcée*, qui rejoindra en juillet le rez-de-chaussée de l'Asinerie : une mer de roches noires, extraites d'un tronc de cèdre bleu flotté puis brûlé, évoquent les forêts pétrifiées de Patagonie, ces vastes « *champs de cail-loux* » aux silhouettes minérales. « *En sciant le tronc, je suis tombée sur un clou énorme que le bois avait recouvert en cicatrisant.* » L'art de Lélia Demoisy ne fait pas autre chose, qui suture et sublime les plaies de la nature.

Page de droite,
en haut :
Lélia Demoisy,
Possibilité n° 4,
2022, bois de
Kotibé, lichen
Usnea Barbata,
11 x 19 x 12 cm,
installation dans
la galerie haute
de l'Asinerie
©ÉRIC SANDER.

Page de droite,
en bas :
Lélia Demoisy,
Possibilité n° 1,
2020, bois de
bouleau, épines
de mûrier,
9 x 16 x 12 cm,
installation dans
la galerie haute
de l'Asinerie
©ÉRIC SANDER.







John Grade

l'écologie poétique

L'artiste américain réalise des sculptures, souvent monumentales, inspirées par la nature afin de prendre sa défense.

Par Annick Colonna-Césari

C'est un amoureux de la nature dont les sculptures et les installations pointent la fragilité de notre planète et l'action néfaste de l'homme sur l'environnement. Ses œuvres, l'Américain John Grade (né en 1970 à Minneapolis, États-Unis) les conçoit à l'échelle, souvent monumentale, du lieu qui les accueille, musée, institution ou parc, en s'inspirant de sites où lui-même s'est rendu, des montagnes du Nevada aux hautes forêts du Guatemala, jusqu'à l'Arctique dont il étudie les changements de paysages. Puis elles sont fabriquées avec des

Page de gauche :
John Grade,
Réservoir, détail
de l'installation
dans le Parc
historique
©ÉRIC SANDER.

matériaux de récupération, dans son atelier de Seattle ou encore directement sur le lieu de l'exposition, par les membres de son équipe, auxquels des volontaires, partageant ses engagements, viennent parfois prêter main-forte. Ce qui avait été le cas de *Middle Fork*. Cet impressionnant squelette d'arbre géant, reconstitué en milliers de petites pièces de bois, d'après le moule d'un conifère canadien centenaire, avait été présenté à Davos (Suisse), à l'occasion du Forum économique mondial de 2017, dans l'espoir d'interpeller ses participants sur la question climatique.

Voici à présent John Grade en France, arrimé sur les bords de la Loire. Quasi inconnu dans l'Hexagone, l'artiste est en revanche très respecté outre-Atlantique, où son travail a été maintes fois couronné. Chantal Colleu-Dumond l'avait repéré au cours de l'un de ses nombreux « *vagabondages numériques nocturnes* ». Et c'est ainsi qu'à son invitation, il est venu glisser cette sculpture aérienne dans le Parc historique du Domaine. Suspendue dans une clairière, dans un somptueux bosquet de pins, elle est composée de centaines de petits réceptacles en résine translucide, attachés à deux filets que soutiennent les troncs d'arbres. De loin, elle resplendit tel un lustre de cristal. Mais intitulée *Réservoir*, elle porte bien son nom. Quand la pluie tombe, les réceptacles se remplissent d'eau, prenant l'allure de gouttelettes. L'œuvre change alors d'aspect, à l'aune de son poids, qui peut osciller de 30 à 350 kilos, sans rien perdre de son caractère poétique. À mesure que l'eau s'évapore, elle reprend sa forme initiale. « *Elle est en parfaite adéquation avec les problématiques contemporaines, se réjouit Chantal Colleu-Dumond. Dans une période de réchauffement climatique, où la raréfaction de l'eau et sa préservation constituent un enjeu primordial et dans un endroit tel que le Domaine de Chaumont-sur-Loire, respectueux de l'environnement, sa présence m'est apparue idéale.* »

John Grade,
Réservoir,
installation dans
le Parc historique
©ÉRIC SANDER.



Alison Stigora l'esprit du lieu

Inspirée par la Loire, aux eaux apparemment calmes, mais au courant puissant, Alison Stigora offre une sculpture ondulante et organique.

Par Guillaume Morel



« **E**n considérant le Parc historique, je revenais sans cesse à deux choses : la Loire et les grands cèdres, vieux de 177 ans. J'ai grandi près d'une rivière et j'ai passé de nombreuses années à dessiner la montée et la descente de l'eau au fil des saisons, à observer la façon dont les arbres pouvaient parfois être emportés. En considérant la proximité de Chaumont avec la Loire, j'ai pensé à la manière dont le fleuve est resté impassible face aux événements de l'histoire. La surface de l'eau semble calme, mais il y a des courants puissants qui l'animent en dessous. Je me suis inspirée du débit de la Loire, des racines et des branches des arbres et de la contemplation de ce qui, du moins en apparence, est immuable », explique l'artiste américaine Alison Stigora.

Ainsi est née l'idée de *Flux*, une étonnante sculpture dissimulée sous les cèdres, légèrement en contrebas, à mi-chemin entre les écuries et le château. Comme enracinée dans le sol, cette forme irrégulière et organique puise son énergie dans la puissance de ses torsions et son mouvement ascendant, tendu vers le ciel. Recouverte d'une peinture noire qui évoque le bois brûlé, la structure est composée d'un enchevêtrement de branches d'acacias récupérées dans le parc, provenant d'arbres malades qui ont dû être abattus pour des raisons de sécurité.

Diplômée de l'académie des Beaux-Arts de Pennsylvanie, Alison Stigora (née en 1982 à Philadelphie) s'est déjà prêtée à plusieurs reprises à l'exercice de la création monumentale *in situ*, en Islande, en Italie, à Chicago... Elle a l'habitude de travailler le bois, mais aussi le verre ou la résine, et apprécie de collaborer avec des architectes, des designers, des danseurs... « J'aime vivre des expériences qui prennent en compte l'histoire et l'identité d'un lieu, poursuit l'artiste. Le dialogue entre l'œuvre que je crée et l'endroit qu'elle va occuper est très important. J'essaie d'en comprendre l'esprit, d'imaginer les gens qui le fréquentent. Je m'intéresse aux interactions entre le matériau, l'espace et le corps. Il n'y a rien de conceptuel dans ma démarche. Nombre de mes œuvres sont simplement contemplatives. Elles invitent le spectateur à faire une pause et à réfléchir à ce qu'il voit, à ce qu'il fait, à ce qu'il est. Le rythme de la société contemporaine est effréné. Le Domaine de Chaumont-sur-Loire est de ces endroits merveilleux qui incitent à ralentir, à prendre le temps », conclut Alison Stigora.

Page de droite :
Christophe Marchalot
et **Félicia Fortuna**,
Le Bain, à mi-chemin
entre la tapisserie
et le monde végétal,
est présenté
au Domaine de
Chaumont-sur-Loire
jusqu'à la fin juin
©ÉRIC SANDER.

Ci-contre :
Alison Stigora,
Flux (détail),
installation dans
le Parc historique
©ÉRIC SANDER.



Domaine de Chaumont-sur-Loire Centre d'Arts et de Nature

Établissement public de coopération culturelle créé par la Région Centre-Val de Loire et la Commune de Chaumont-sur-Loire (41150).
Tél. : 02 54 20 99 22
<https://domaine-chaumont.fr>

Ouverture

– Du 2 avril au 30 octobre.

– Le château est ouvert toute l'année sauf le 25 décembre et le 1^{er} janvier ; horaires variables selon les saisons.

– Le Centre d'Arts et de Nature est ouvert aux mêmes horaires que le château. Visites libres.

– Le Festival international des Jardins et les Prés du Gouloup sont ouverts tous les jours du 21 avril au 6 novembre 2022 ; horaires variables selon les saisons.

Pour ce numéro : ©ADAGP, Paris, 2022 pour tous les membres : Carole Benzaken, Lélia Demoisy, Cornelia Konrads, Jean Le Gac, Christiane Löhr, Giuseppe Penone, Jaume Plensa, Chiharu Shiota, Fabienne Verdier, Françoise Vergier, Bob Verschueren

Hors-série de Connaissance des Arts

Directeur de la publication-
Gérant de SFPA :
Pierre Louette
Directeur de la rédaction :
Guy Boyer @
Directeur du développement :
Gilles Chwat @
Rédactrice en chef adjointe
des hors-série et des
développements numériques :
Lucie Agache @
Maquette : Pierrick Gigan @

Rédactrice-iconographe :
Diane de Contades @
Cheffe de fabrication :
Anaïs Barbet @ assistée
de Marie Estivals

Pour ce numéro

Rédactrice en chef adjointe :
Jeanne Fouchet-Nahas @
Maquette : Pierrick Gigan @
Secrétariat de rédaction :
Christel Matteï @
Rédactrice-iconographe :
Mathilde Bonniec @

Diffusion des hors-série

Jérôme Duteil @ ; 01 87 39 82 35
Abonnements et vente au
numéro : 01 55 56 71 08.

Les personnes dont le nom
est suivi du signe @ disposent
d'une adresse e-mail, à
composer comme suit :
initialeduprenomnom
@cdesarts.com

Connaissance des Arts est
édité par SFPA (Société
Française de Promotion
Artistique), Sarl au capital
de 150 000 €. Connaissance
des Arts est une publication
du Groupe Les Echos.

Président-directeur général :
Pierre Louette
Directeur délégué :
Bernard Villeneuve
Directrice de Connaissance
des Arts : Claire Lénart Turpin
📍 10, boulevard de Grenelle,
CS 10817 75738 Paris Cedex 15
☎ 01 87 39 73 00

✉ cda@cdesarts.com
304 951 460 RCS, Paris
Commission paritaire :
1025 K 79964

N° identifiant unique CITEO :
FR233846_03CWAH
ISSN 1242-9198 – H. S. n° 982
Dépôt légal : 2^e trimestre 2022
Photogravure :
Key Graphic (Paris)
Impression :
Deux-Ponts (Bresson)
Taux de fibres recyclées : 0 %.
Le papier de ce magazine
est issu de forêts gérées
durablement.

En 4^e de couverture,
de gauche à droite,
et de haut en bas :
Chiharu Shiota,
*Direction of
Consciousness*,
installation dans
la galerie basse du
Fenil, édition 2021 ;
Giuseppe Penone,
*Trattenero 8 anni di
crescita (Continuera
a crescere tranne
che in quel punto)*,
2004-2012,
installation pérenne
dans le Parc
historique ;
Bob Verschueren,
Chemin de vie,
installation dans
le Parc historique,
édition 2020 ;
Cornelia Konrads,
Passage, installation
dans le Parc historique,
édition 2015
©ERIC SANDER POUR LES 4.

